



## **Le Cahier des rencontres du RÉSEAU écobâtir**

**"Re-localiser l'économie : Filières courtes, économie endogène, utilisation des matériaux locaux, valorisation des savoirs et de leur transmission..."**



**Saint-Romain en Livradois-Forez**

**les 7 - 8 et 9 Mai 2010**

## Sommaire

### De l'après-midi thématique du vendredi 7 mai

Projet de Charte 2010/2012 pour le Parc du Livradois-Forez .....	Etienne CLAIR	page	4
Survol des 5000 dernières années en économie .....	Alain MARCOM	page	6
Débats .....		page	11
L'association développement Animation Sud Auvergne .....	Frédéric SEIGNE	page	12
Journal d'un menuisier de campagne .....	Dimitri GIRARD	page	13
Débats .....		page	16
Rapprocher l'économie des hommes et des territoires.... et non plus l'inverse .....	François MARTY	page	17
Eco-construire, ne faut-il pas... ? .....	Yves PERRET	page	19
Dissonner pour incarner la coalescence et la concaténation: énergie/libido/iniquité ...	Pascal BAETEMAN	page	20
La valeur travail, une version non sarkozienne de la question .....	Vincent RIGASSI	page	21
Débats .....		page	24
Relocaliser l'économie, territorialiser le travail .....	Marcel RUCHON	page	26
Débats .....		page	27

Olivier Krumm nous présente la thématique que vont développer les intervenants de cet après-midi :

**"Re-localiser l'économie :  
Filières courtes, économie endogène, utilisation des  
matériaux locaux, valorisation des savoirs et de leur  
transmission..."**

**Parc Naturel du Livradois-Forez**

**Projet de Charte 2010 - 2012**

*« Inventer une autre vie respectueuse des patrimoines et des ressources du Livradois-Forez, où frugalité se conjugue avec épanouissement. »*

**Etienne CLAIR** - Responsable Développement économique pour le Parc

• **Qu'est-ce qu'un Parc naturel régional?**

Un Parc naturel régional est un territoire rural habité, reconnu au niveau national pour sa forte valeur patrimoniale et paysagère, mais fragile car menacé soit par la dévitalisation rurale, soit par une trop forte pression urbaine, soit par une surfréquentation touristique. Il s'organise autour d'un projet concerté de développement durable fondé sur la préservation et la valorisation de son patrimoine.

Le territoire d'un Parc naturel régional est classé par décret du Premier Ministre pour une durée de douze ans renouvelable.

Il est géré par un syndicat mixte regroupant toutes les collectivités qui ont approuvé la charte du Parc.

Il existe actuellement 46 parcs naturels régionaux, qui représentent 13% du territoire français.

Un Parc naturel régional possède 5 missions inscrites dans les textes de loi :

- protéger le patrimoine, notamment par une gestion adaptée des milieux naturels et des

paysages ; contribuer à l'aménagement du territoire ;

- contribuer au développement économique, social, culturel et à la qualité de la vie ;

- assurer l'accueil, l'éducation et l'information du public ;

- réaliser des actions expérimentales ou exemplaires dans ces domaines et contribuer à des programmes de recherche.

• **Comment agit un Parc naturel régional ?**

Pour mener à bien les projets, un Parc naturel régional s'appuie sur les compétences des collectivités, stimule et met en relation les acteurs, initie des actions exemplaires et innovantes, recherche des solutions au bénéfice du territoire et de l'environnement. Le travail qu'il mène a vocation à être diffusé sur d'autres territoires, au niveau national mais aussi international.

Une équipe pluridisciplinaire, chargée de mettre en œuvre la Charte, propose, anime et fait aboutir les actions menées directement par l'organisme de gestion du Parc ou en partenariat. Cette équipe, d'une trentaine de personnes en moyenne, regroupe des

compétences de haut niveau en matière d'environnement et de gestion de l'espace, d'aménagement, de développement économique et touristique, d'animation culturelle et de valorisation du patrimoine, d'information et de sensibilisation du public.

- **C'est quoi une Charte de Parc ? Comment est-elle révisée ?**

La Charte d'un Parc naturel régional est le contrat qui concrétise le projet de préservation, de mise en valeur et de développement de son territoire pour 12 ans.

La Charte fixe les objectifs à atteindre, les orientations stratégiques et les mesures à mettre en œuvre. Elle permet d'assurer la cohérence et la coordination des actions menées sur le territoire du Parc par les diverses collectivités publiques. La Charte engage les collectivités du territoire — les communes, les établissements publics de coopération intercommunale (EPCI), les Département(s) et les Régions concernés — qui l'ont adoptée, ainsi que l'Etat qui l'approuve par décret (voir ces engagements, objectif opérationnel par objectifs opérationnel, dans le projet de Charte 2010-2022 du PNR Livradois-Forez).

Depuis la loi n°2000-1208 du 13 décembre 2000 relative à la solidarité et au renouvellement urbain, dite « loi SRU », tout document d'urbanisme (PLU, SCOT, etc.) réalisé sur un territoire de Parc doit être compatible avec sa Charte. Les éléments du projet de Charte du Parc Livradois-Forez qui présentent un caractère d'opposabilité sont encadrés en rouge (voir dans le projet de Charte 2010-2022 du PNR Livradois-Forez les p. 120, 136 et 137).

*Au moins trois ans avant la fin de validité de la Charte, une procédure de renouvellement de classement du Parc doit être engagée par les Régions concernées. La révision de la Charte est réalisée par le Parc, après avoir évalué son action et analysé l'évolution de son territoire. Cette procédure vise à définir un nouveau projet de territoire à 12 ans et à solliciter un nouveau décret de classement.*

- **Et en Livradois-Forez, comment s'est passée l'élaboration de la Charte 2010-2022 ?**

La Charte du Parc naturel régional Livradois-Forez est un projet au service des habitants et

des acteurs locaux qui vivent et œuvrent au quotidien sur ce territoire remarquable. C'est pourquoi les élus du Parc ont souhaité faire de l'élaboration de la nouvelle Charte un véritable temps de dialogue et d'échange avec l'ensemble des forces vives locales ; la large démarche de concertation a été construite dans cet esprit et a duré plus de 2 ans :

- organisation de 6 débats publics thématiques, de décembre 2007 à février 2008 ;
- mise en ligne d'un blog citoyen permettant à chacun de réagir sur des documents de travail (comptes rendus, note d'orientation stratégique, avant-projet de Charte, etc.) ;
- impulsion et accompagnement d'une dizaine d'« ateliers citoyens » créés à l'initiative d'habitants volontaires et ouverts à tous, de mai à juillet 2008 ;
- animation de 2 commissions de travail et de 7 ateliers thématiques réunissant élus et partenaires du Parc, de juillet à décembre 2008 ;
- organisation de 7 réunions de secteurs avec les présidents des EPCI et des Pays, en janvier 2009 ;
- animation de 4 réunions thématiques portant chacune sur un axe du projet de Charte et réunissant l'ensemble des partenaires du Parc.

*D'autre part, en raison de l'inscription claire de sa Charte 2010-2022 en faveur du développement durable, le Parc Livradois-Forez souhaite que son projet de territoire soit reconnu « Agenda 21 »<sup>1</sup>. Cette reconnaissance sera aussi celle de la qualité de son projet.*

- **Comment est structurée la Charte du PNR Livradois-Forez ?**

Comme toute les Chartes de Parc, elle est composée de 3 documents complémentaires, dont l'articulation est assurée par un système de renvois :

- **Le rapport** présente les grandes orientations du projet, définies en fonction des enjeux identifiés. Il est composé de 4 parties :
  - *Un nouveau projet pour le Livradois-Forez* expliquant la philosophie générale du projet ;
  - *Une stratégie d'intervention territorialisée* décrivant la manière dont le syndicat mixte du Parc entend intervenir sur le territoire ;
  - *Des moyens d'agir refondés* décrivant le fonctionnement interne du syndicat mixte ;
  - *Axes stratégiques et objectifs* présentant de manière plus détaillée la stratégie que compte

adopter le syndicat mixte sur chacun des thèmes qu'il investira.

La 4<sup>ème</sup> partie est elle-même divisée en 4 axes thématiques, en 16 objectifs stratégiques et en 42 objectifs opérationnels.

Pour chaque objectif opérationnel est rappelé :

- le constat de départ ;
- l'objectif poursuivi par le Parc ;
- les engagements du syndicat mixte. Ils permettent d'appréhender comment compte intervenir le Parc ;
- les engagements complémentaires pris par les principaux partenaires du Parc (communes,

EPCI, conseils régionaux, conseils généraux et Etat). Ils permettent d'assurer la cohérence du projet du Parc ;

- enfin, les partenariats qu'il est en outre nécessaire de tisser avec les organismes agissant sur le thème en question (chambres consulaires, associations, etc.).

- **Le plan de Parc**, qui est un document cartographique au 1/100 000<sup>ème</sup> traduisant spatialement les orientations stratégiques du rapport. Les éléments représentés sont listés dans la notice de plan de Parc intégrée dans les annexes.

- **Les annexes**, en premier desquelles la notice de plan de Parc.

Les Agendas 21 sont des « programmes de développement durable pour le 21<sup>ème</sup> siècle » élaborés aux échelles locales dans les pays signataires de la [Déclaration de Rio de Janeiro \(un texte proclamé par la Conférence des Nations Unies sur l'environnement le 12 août 1992\)](#). Ils visent à protéger l'environnement, à encourager la production de biens et de services durables et à lutter contre la pauvreté et l'exclusion sociale.

## Survol des 5000 dernières années en économie

**Alain MARCOM** - maçon à la Scop « INVENTERRE », membre du RÉSEAU écobâtir

**Marcel Mauss (1872-1950).**

### **ESSAI SUR LE DON / LIBERALITÉ, HONNEUR, MONNAIE**

*Sociologie et anthropologie*, Marcel Mauss, éd. PUF Quadrige, Janvier 1995. (Extraits de la page 179 à 278)

A plusieurs reprises, on a vu combien toute cette économie de l'échange-don était loin de rentrer dans le cadre de l'économie soi-disant naturelle, de l'utilitarisme. Tous ces phénomènes si considérables de la vie économique de tous ces peuples – disons pour fixer les esprits, qu'ils sont bons représentants de la grande civilisation du néolithique – et toutes ces survivances considérables de ces traditions, dans les sociétés proches de nous ou dans les usages des nôtres, échappent aux schèmes que donnent d'ordinaires les rares économistes qui ont voulu comparer les diverses économies connues. (...) La notion de valeur fonctionne dans ces sociétés. Des surplus très grands, absolument parlant, sont amassés. Ils sont dépensés souvent en pure perte, avec un luxe relativement énorme et qui n'a rien de mercantile ; il y a des signes de richesse, des sortes de monnaies qui sont

échangées. Mais toute cette économie très riche est encore pleine d'éléments religieux : la monnaie a encore son pouvoir magique et est encore liée au clan ou à l'individu ; les diverses activités économiques, par exemple le marché, sont imprégnées de rites et de mythes ; elles gardent un caractère cérémoniel, obligatoire, efficace ; elles sont pleines de rites et de droit. A ce point de vue nous répondons déjà à la question que posait Durkheim à propos de l'origine religieuse de la notion de valeur économique. Ces faits répondent aussi à une foule de questions concernant les formes et les raisons de ce qu'on appelle si mal l'échange, (...) qu'une économie historique met à l'origine de la division du travail. C'est bien autre chose que de l'utile qui circule dans ces sociétés de tous genres. (..) Cette perpétuelle effervescence économique est bien moins prosaïque que nos ventes et achats, que nos

louages de service ou que nos jeux de bourse. (...) Les termes que nous avons employés : présent, cadeau, don, ne sont pas eux-mêmes tout à fait exacts. Ces concepts de droit et d'économie que nous nous plaisons à opposer : liberté et obligation ; libéralité, générosité, luxe et épargne, intérêt et utilité, il serait bon de les remettre au creuset. C'est une notion complexe qui inspire tous les actes économiques que nous avons décrits ; et cette notion n'est ni celle de la prestation purement libre et purement gratuite, ni celle de la production et de l'échange purement intéressé de l'utile. C'est une sorte d'hybride (...).  
page 266

« Selon nous l'humanité a longtemps tâtonné. D'abord, première phase, elle a trouvé que certaines choses, presque toutes magiques et précieuses, n'étaient pas détruites par l'usage et elle les a douées de pouvoir d'achat. Puis dans une deuxième phase, après avoir réussi à faire circuler ces choses, dans la tribu et hors d'elle, au loin, l'humanité a trouvé que ces

### **Karl Marx (1818-1883)**

L'homme se constitue progressivement à partir de son affrontement utilitaire avec la nature : c'est la dialectique matérialiste. Cette idée est dans la droite ligne de Darwin. (A l'époque, c'est un blasphème énorme que l'homme descende du singe et que ce sont les cultures et civilisations humaines, en se confrontant aux conditions naturelles, qui ont façonné les humains.

La monnaie qui était un moyen devient dans la société capitaliste une fin en soi. Du coup celles et ceux qui produisent sous le coup de la prescription d'autrui sont aliénés.

Les rapports sociaux des humains sont imbibés de cette aliénation. Le lien social est abandonné pour la circulation des marchandises.

Valeurs d'usage-valeurs d'échange : différence entre ce qui est utile, c'est à dire qui consomme du travail pour servir dans un mode économique non monétaire, et ce qui est destiné au commerce....

C'est le travail qui est l'élément commun qui permet de comparer la valeur des choses entre elles, donc de les échanger.

### **Max Weber (1864-1920)**

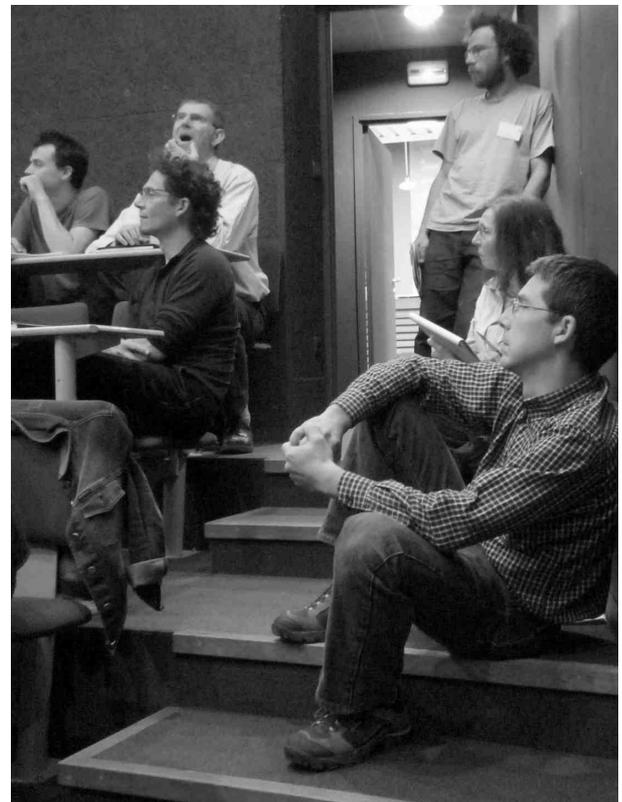
\* Le désenchantement du monde (disparition progressive de la puissance magique du bien

instruments d'achat pouvaient servir de moyen de numération et de circulation de richesses.  
page 179

(...) Voilà donc ce que l'on trouverait au bout de ces recherches. Les sociétés ont progressé dans la mesure où elles-mêmes, leurs sous-groupes et enfin leurs individus ont su stabiliser leurs rapports, donner, recevoir, et enfin rendre. Pour commercer, il a fallu d'abord savoir poser les lances. C'est alors qu'on a réussi à échanger les biens et les personnes, non plus seulement de clans à clans, mais de tribus à tribus et de nations à nations et – surtout – d'individus à individus. C'est seulement ensuite que les gens ont su se créer, se satisfaire mutuellement des intérêts et enfin les défendre sans avoir à recourir aux armes. C'est ainsi que les clans ont su (...) s'opposer sans se massacrer et se donner sans se sacrifier les uns aux autres. C'est là un des secrets permanents de leur sagesse et de leur solidarité. »  
page 278

qu'on échange).

\* « L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme » : démonstration brillante de l'origine culturel-religieuse des comportements économiques.



## Fernand Braudel (1902-1985)

### MARCHÉ D'UN BOURG, COMMERCE AU LOIN

*La dynamique du capitalisme*, Fernand Braudel, éd. Arthaud, 1985, extraits des pages 51 à 59.

« Comment puis-je valablement distinguer *le capitalisme de l'économie de marché* ? et réciproquement ? (...)

Vous accepterez, sans trop de difficultés qu'il puisse y avoir deux formes d'économie dite de marché (A, B), discernables avec un peu d'attention, ne serait ce que par les rapports humains, économiques et sociaux qu'elles instaurent.

Dans la première catégorie (A) je verrais volontiers les échanges quotidiens du marché, les trafics locaux ou à faible distance : ainsi le blé, le bois qui s'acheminent vers la ville proche et même les commerces à plus large rayon, lorsqu'ils sont réguliers, prévisibles, routiniers, ouverts aux petits comme aux grands marchands : (...)

De ces échanges sans surprise, « transparents », dont chacun connaît à l'avance les tenants et les aboutissants et dont on peut supputer à peu près toujours les bénéfices mesurés, le marché d'un bourg s'offre comme un bon exemple. Il réunit avant tout des producteurs – paysans, paysannes, artisans – et des clients, les uns du bourg lui-même, les autres des villages voisins. (...)

Dès qu'on s'élève un peu dans la hiérarchie des échanges, c'est le second type d'économie (B) qui prédomine et dessine sous nos yeux une « sphère de circulation » évidemment différente. Les historiens anglais ont signalé à partir du XV<sup>ème</sup> siècle, l'importance grandissante, à côté du marché public traditionnel, de ce qu'ils baptisent le marché privé ; je dirais volontiers pour accentuer la différence, le *contre-marché*. Ne cherche-t-il pas en effet à se débarrasser des règles du marché traditionnel souvent paralysantes à l'excès ? des marchands itinérants, ramasseurs, collecteurs de marchandises rejoignent les producteurs chez eux. Au paysan, ils achètent directement la laine, le chanvre, les animaux sur pied, les cuirs, l'orge ou le blé, les volailles, etc. Ou même, ils lui achètent ces produits à l'avance, la laine avant la tonte des moutons, le blé alors qu'il est en herbe. Un simple billet signé à l'auberge du village ou à la ferme même scelle le contrat. (...)

Que ce type d'échange substitue aux conditions normales du marché collectif des transactions individuelles dont les termes varient arbitrairement selon la situation respective des intéressés, c'est ce que prouvent sans ambiguïté les procès nombreux qu'engendre en Angleterre, l'interprétation des billets signés par les vendeurs. Il est évident qu'il s'agit

d'échanges inégaux où la concurrence – loi essentielle de l'économie dite de marché – a peu de place, où le marchand dispose de deux avantages : Il a rompu les relations entre le producteur et celui à qui est destinée finalement la marchandise (seul il connaît les conditions du marché aux deux bouts de la chaîne et donc le bénéfice escomptable) et il dispose d'argent comptant, c'est son argument principal. Ainsi de longues chaînes s'allongent entre production et consommation. (...)

Le commerce local, au contraire, se disperse entre une multitude de parties prenantes. Par exemple au XVI<sup>ème</sup> siècle, le commerce intérieur du Portugal, vu dans sa masse et dans toute sa valeur monétaire supposée est de loin supérieur au commerce du poivre, des épices et des drogues. Mais ce commerce intérieur est souvent sous le signe du troc, de la *valeur d'usage*. Le commerce des épices est dans le droit fil de l'économie monétaire. Et seuls de gros négociants le pratiquent et *concentrent* ses bénéfices anormaux entre leurs mains. »

#### Commentaire d'après Wikipédia

- *Valeur d'usage* : ce qui reste hors du marché (bien fabriqué pour servir).

- *Valeur d'échange* : ce qui franchit la porte du marché (bien fabriqué pour échanger).

Le monde de l'échange se trouve strictement hiérarchisé : des métiers les plus humbles jusqu'aux négociants capitalistes. Fernand Braudel oppose les trois termes suivants : vie matérielle, vie économique et capitalisme.

- *Vie matérielle* : marquée par les balbutiements d'une économie d'échange (1400 à 1800 en occident) qui réalise le lien entre production et consommation. Une grande part de la production se perdant dans l'autoconsommation.

- *Vie économique* : marquée par une économie de marché organisant la production et orientant ('commandant') la consommation et se distinguant en 2 formes d'échanges :

- la première forme est caractérisée par un commerce réglementé, loyal, transparent, terre à terre et fonctionnant sous le régime de la concurrence. Il s'agit d'un marché public traditionnel

circonscrit au marché intérieur.

- la seconde, véritable contre marché, fuyant la transparence et le contrôle et cherchant à s'absoudre des règles du marché traditionnel est marquée par des échanges inégaux et prédomine dès que l'on s'élève dans la hiérarchie des échanges. Elle s'organise "au loin", dégage d'importants profits et est détenue par une minorité de personnes.

- *Capitalisme* : système vivant sur le marché dont il est la partie supérieure ou la seconde forme d'échange et non lié à la production, dans le sens où il ne crée pas de mode de production qui lui serait propre. La recherche des bénéfices prend le pas sur l'organisation des marchés.

Le capitalisme est une triple réalité de l'ordre sociale, politique et de civilisation et ne peut dès lors se concevoir sans la complicité active de la société et donc de l'État. Il se caractérise ainsi par la prise en compte des sous ensembles de la société. Aussi au regard des expériences occidentales, orientales et asiatiques, il y a des conditions sociales à la poussée et à la réussite du capitalisme, notamment une nécessité de 'tranquillité' sociale et d'une certaine 'complaisance' de l'État. Toutefois, si celui-ci a besoin d'une hiérarchie pour exister, il ne les invente pas, il les utilise, de même qu'il n'a pas inventé le marché ni la consommation.

Le monde se partage structurellement entre privilégiés et non privilégiés. Il y a une sorte de société mondiale, aussi hiérarchisée qu'une société ordinaire et qui est comme son image agrandie mais reconnaissable. Aussi, l'économie mondiale s'articule, depuis le XV<sup>e</sup> siècle, autour d'économies mondes successives qui de par leurs évolutions signalent une histoire profonde du monde.

### **Amartya Sen (1933-)**

#### **CONSERVATISME FINANCIER ET RESPONSABILITE SOCIALE**

*L'économie est une science morale*, Amartya Sen, éd. La découverte, 1999, extraits de la page 118 à 125.

L'idée que la liberté individuelle est une responsabilité sociale résume, d'une façon générale, la nature des obligations qu'a une société à l'égard de ses membres. Ces responsabilités ne comprennent pas seulement des mesures telles que les soins de santé, la garantie d'une éducation minimale, la lutte contre la pauvreté et la sécurité sociale (sans lesquelles l'exercice de la liberté individuelle serait extrêmement restreint) mais aussi des

Organisées autour de pôles centraux, une ville ou une capitale d'aujourd'hui, elles partitionnent le monde, l'organisation des sociétés, les libertés individuelles et les richesses en zones concentriques de moins en moins favorisées à mesure que l'on s'éloigne du centre. Tout décentrage s'accompagne automatiquement d'un recentrage, signifiant le déplacement du centre de contrôle et de profit et marquant l'avènement d'une nouvelle domination économique. Le triomphe économique n'est bien souvent pas lié à une meilleure conception des affaires, ni au jeu naturel de la concurrence mais à une prise de pouvoir par la violence. Le capitalisme vit de cet étagement régulier : les zones externes nourrissent les zones médianes, et surtout les centrales. Ce dernier n'étant rien d'autre que la superstructure capitaliste de l'ensemble de la construction. Il y a là convergence d'intérêts :

- le centre dépend des approvisionnements de la périphérie,
- la périphérie dépend des besoins du centre qui lui dictent sa loi.

Aussi, si le capitalisme est une 'création de l'inégalité du monde' et les échanges lointains la partie que se réserve 'le grand capital', alors il apparaît que toute économie monde se manipule souvent du dehors.

Malgré son changement de taille et de proportions, le capitalisme de la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle n'a pas changé de nature :

- il existe aux dimensions du monde et tend vers le monde entier,
- il s'appuie toujours sur des monopoles de droit ou de fait,
- et il ne recouvre pas toute la société au travail, toute l'économie.

libertés élémentaires ainsi que des droits civils et politiques, notamment le droit de participer aux décisions publiques qui affectent la vie des citoyens. La possibilité effective de participer représente l'une des responsabilités sociales fondamentales sans laquelle on ne peut affronter les dilemmes sociaux qui sont les nôtres aujourd'hui. (...)

Finalement, on ne peut trancher les dilemmes sociaux qu'à travers les processus de choix public fondés sur la participation, le dialogue et les débats ouverts. Ces débats mettent en jeu les fins ultimes, mais aussi les moyens pratiques et de façon plus décisive encore, les procédures à travers lesquelles ces moyens et ces fins sont évalués. Le pilotage unilatéral, y compris s'il est le fait du meilleur des experts, ne saurait en soi constituer une solution. »

### Joseph Stiglitz (1943-)

La commission Stiglitz-Sen a présenté son rapport final et ses travaux lors d'une journée à la Sorbonne le 14.09.2009. Le rapport semble s'orienter vers un tableau de bord regroupant plusieurs indices autour de trois grands axes :

- Axe économie avec une amélioration de la façon de calculer le PIB
- Axe bien-être. Avec une évaluation tant au niveau subjectif (ce que pensent les gens) que objectif avec prise en compte de la consommation, de la répartition des revenus etc...
- Axe soutenabilité du développement avec deux grands angles d'approche :
  - Indicateur monétaire synthétique de soutenabilité
  - Des indicateurs physiques « dont l'un d'eux indique clairement dans quelle mesure nous approchons de

### Ivan Illich (1926-2002)

*(entre Marx et Illich, le « travail » est devenu « énergie métabolique »)*

\* Le travail métabolique est au centre de la structure sociale.

\* Utilisation au niveau macroéconomique des notions de « coût global », d'internalisation des externalités, du concept de ressource limitée ou d'analyse des cycles de vie

\* Dans « Energie et Equité » Ivan Illich démontre que la vitesse est une ressource limitée, c'est à dire que celles et ceux qui en

La liberté individuelle, comme la santé, la culture, la sécurité sociale sont des responsabilités sociales. De même le droit de participer aux décisions collectives.

Il n'y a pas de vérité économique, il n'y a que des dilemmes résolus par des débats démocratiques (qualité de l'information).

○ niveaux dangereux d'atteinte à l'environnement »[8] (cas du changement climatique ou des ressources halieutiques par exemple).

\* Le libre fonctionnement des marchés ne conduit à un optimum économique que lorsque tous les agents économiques disposent d'une information parfaite. On peut parler d'asymétrie de l'information.

\* Les prix doivent refléter toute l'information disponible

• Le comportement des acteurs économiques n'est pas toujours rationnel. Beaucoup des économistes sont dans la croyance.

consomment beaucoup le font au détriment de ceux qui y ont un faible accès.

\* La notion de seuil caractérise aussi sa pensée : en deça d'un certain seuil les choses se passent d'une certaine façon, au delà c'est tout autre chose qui se passe. (On n'est pas très loin de la théorie mathématique dite du Chaos

« Pour que les rapports sociaux soient placés sous le signe de l'équité, il faut qu'une société limite d'elle-même la consommation d'énergie

## ENERGIE ET EQUITE

*Énergie et équité.* Illich, Ivan. Deuxième édition traduite de l'allemand par Luce Giard. Annexe de Jean-Pierre Dupuy. Paris, Seuil, 1975.

« À nous laisser aveugler par des considérations écologiques, nous accorderons à l'écologiste que l'emploi de forces d'origine non

physiologiques pollue l'environnement et nous ne verrons pas qu'au delà d'un certain seuil, les forces mécaniques corrompent le milieu

social. » (l'éducation devient un instrument de coercition au service des visées de la technocratie, croissance solidaire de l'institution et du capital.) (...)

« Le banlieusard captif du trajet quotidien et le voyageur sans souci sont pareillement dépendants du transport. Tous deux ont perdu leur liberté. L'espoir d'un occasionnel voyage-éclair à Acapulco ou à un congrès du parti fait croire au membre de la classe moyenne qu'il a « réussi » et fait partie du cercle étroit, puissant et mobile des dirigeants. Le rêve hasardeux de passer quelques heures attaché sur un siège propulsé à grande vitesse rend même l'ouvrier complice consentant de la déformation imposé à l'espace humain et le conduit à se résigner à l'aménagement du pays non pour les hommes mais pour les voitures. » (...)

« L'Américain moyen consacre plus de mille six cents heures par an à sa voiture. Il y est assis, qu'elle soit en marche ou à l'arrêt. Il la gare ou cherche à le faire. Il travaille pour payer le premier versement comptant ou les traites mensuelles, l'essence, les péages, l'assurance, les impôts ou les contraventions. De ses seize heures de veille chaque jour, il en donne quatre à sa voiture, qu'il l'utilise ou gagne les moyens de le faire. Ce chiffre ne comprend même pas le temps absorbé par des activités secondaires imposées par la circulation : le temps passé à l'hôpital, au tribunal ou au garage, le temps passé à étudier la publicité automobile ou à recueillir les conseils pour acheter la prochaine fois une meilleure bagnole. Presque partout on constate que le coût total des accidents de la route et celui des universités sont du même ordre et qu'ils croissent avec le produit social. (...)

S'il exerce une activité professionnelle, l'Américain moyen dépense mille six cents heures chaque année pour parcourir dix mille kilomètres. Cela représente à peine 6 kilomètres par heure. Dans un pays totalement dépourvu d'industrie de la circulation, les gens

atteignent la même vitesse et ils vont où ils veulent à pied, en n'y consacrant non plus 28% mais de 3 à 8 % de leur budget-temps social. Sur ce point, la différence entre les pays riches et les pays pauvres ne tient pas à ce que la majorité franchit plus de km en une heure de son existence, mais à ce que plus d'heures sont dévolues à consommer de fortes doses d'énergie conditionnées et inégalement réparties par l'industrie de la circulation. (...)

La consommation obligatoire d'un bien qui consomme beaucoup d'énergie (le transport motorisé) restreint les conditions de jouissance d'une valeur d'usage surabondante (la capacité innée de transit). La circulation nous offre l'exemple d'une loi économique générale : tout produit industriel dont la consommation par personne dépasse un niveau donné exerce un pouvoir radical sur la satisfaction d'un besoin. Passé un certain seuil l'école ferme l'accès au savoir, le système de soins médicaux détruit les sources thérapeutiques de la santé, le transport paralyse la circulation. (...)

Un combat acharné entre vélos et moteurs vient à peine de s'achever. Au Vietnam, une armée sur-industrialisée n'a pu défaire un petit peuple qui se déplaçait à la vitesse de ses bicyclettes. La leçon est claire. Des armées dotées d'un gros potentiel d'énergie peuvent supprimer des hommes- à la fois ceux qu'elles défendent et ceux qu'elles combattent- mais elles ne peuvent pas grand chose contre un peuple qui se défend lui-même. Il reste à savoir si les Vietnamiens utiliseront dans une économie de paix ce que leur a appris la guerre et s'ils sont prêts à garder les valeurs mêmes qui leur ont permis de vaincre. Il est à craindre qu'au nom du développement industriel et de la consommation croissante d'énergie, les Vietnamiens ne s'infligent à eux-mêmes une défaite en brisant de leurs mains ce système équitable, rationnel et autonome, imposé par les bombardiers à mesure qu'ils les privaient d'essence, de moteurs et de routes.

## **Conclusions**

*Si tu veux tuer un homme donne lui tout ce qu'il veut.*

Quelles conditions au moins pour une relocalisation écologique de l'économie ?

- Souci de la transparence et de la qualité de l'information,
- Souci de construire les valeurs d'échanges sur le travail métabolique et plus précisément sur le temps de production,
- Souci de l'équité des échanges,
- Souci de la retenue ou de l'atténuation de l'impact environnemental.

## Débats :

**Frédéric Seigne** : Tu as abordé principalement le rôle économique, il me semble qu'il y a un autre volet très important qui est le rôle de la finance et des liens entretenus avec l'économie. Il me semble que ces dernières années, il y a tout un système virtuel et inhumain qui s'est développé et qui a énormément pris sur les échanges économiques et sur notre façon de vivre. Du coup, on a de moins en moins pris sur ces choses-là. Est-ce qu'il est possible de refaire de l'économie locale alors qu'il y a encore ces systèmes de finance ?

**Alain Marcom** : Évidemment non. Si on revient à ce que disait Braudel, le troisième stade, c'est le capitalisme, et, à la limite, on se fout des biens, des marchandises, pourvu qu'on fasse du pognon. Effectivement, ça, il va falloir le supprimer.

**François Marty** : Je m'inscrirais exactement en contraire. Je pense que ce sont les gens de l'écologie, du local et de la militance qui ont laissé le pognon et les mécanismes financiers qu'à ceux qui faisaient de la finance. Moi, je travaille avec Terre de Liens qui a monté une foncière qui en est aujourd'hui à 14 millions d'euros pour relocaliser des agriculteurs à côté des villes car sinon, ils ne pourraient pas se le payer. Nous, on a monté une foncière qui en est à 1.5 millions d'euros pour être nos propres clients et faire du logement social de très grande qualité pour les plus pauvres, et je pense qu'au contraire, on s'y connaît bien trop dans nos histoires d'écologie et qu'on a abandonné nos histoires financières comme si c'était une science sale. Il faut, au contraire, en faire une science propre au service de notre militance.

**Vincent Rigassi** : Je pense que c'est une question technique. C'est-à-dire que le problème de la finance, c'est un problème

technique. La question d'Adam Smith et Marx, entre autres, c'est « qu'est-ce qui constitue la valeur, la richesse d'une société ? ». Le problème de la finance, c'est qu'elle n'est basée sur rien, le capital est volatile. Quand on transforme une valeur refuge comme le bâtiment en subprimes, on voit bien ce qu'il se passe. Ça n'a plus de liens avec ce qui constitue la richesse. Le degré zéro de la finance, c'est d'avoir le droit de fabriquer de la richesse sans compter.

**François Marty** : Une chose importante, aussi, c'est que dans nos fonds d'investissement, je garantis aux gens qu'ils auront moins de 1% de rendement. C'est-à-dire que pour une fois, votre pognon va servir à quelque chose d'utile et de sociétal. Comment se fait-il que l'argent des salariés peuvent flinguer leur propres emplois, c'est quand même une anomalie absolument terrible. Donc l'idée, c'est de dire aux citoyens de reprendre leur place dans la finance et de dire M. Le banquier, je vous donne mon argent, à condition que vous fassiez ça. Un exemple : une banque suisse, la banque alternative, prête à un pourcentage qui est fonction de la qualité énergétique du bâtiment. Il faut se réapproprier l'usage de l'argent, l'erreur de beaucoup trop de militants, c'est d'avoir laissé l'argent aux financiers.

**Vincent Rigassi** : Ce que fait la banque alternative, c'est justement de redonner une richesse qui est proportionnelle à la valeur des choses.

**Alain Marcom** : C'est bien là, la définition de Braudel, le capitalisme ne peut exister que parce qu'il ment et empêche toute transparence, soit effrontément, soit par omission.

# L'association « développement Animation Sud Auvergne »

**Frédéric SEIGNE**

*Retranscription d'une présentation par diaporama*

## **C'est quoi dASA ?**

- créée en 1999 à Brioude.

- But : soutenir les initiatives concourant à un milieu rural vivant et de créer du lien entre elles.

- L'action de dASA est généraliste et s'inscrit dans l'éducation populaire : permettre à chacun d'avoir du pouvoir sur sa vie, par le partage et le développement de la culture, de l'éducation et des savoirs.

Actuellement, 5 principaux secteurs d'activité :  
- accompagnement de projets de création d'activités (formations, ateliers...), étude et propositions pour un milieu rural vivant (études, publications), animation d'un réseau de veilleurs...

- accompagnement de projets associatifs et/ou culturels par des formations, conseils, mise en réseau...

- éco-habitat : sensibilisation, animation de réseau, chantiers participatifs, habitat coopératif...

- la formation des acteurs sociaux, des animateurs et accompagnateurs

- le soutien au développement de l'économie sociale et solidaire : accompagnement de projets, sensibilisation des acteurs et décideurs, animation de réseau...

## **dASA et habitat**

Pourquoi dASA s'intéresse à l'éco-habitat?

- un travail sur le foncier et le bâti lors de l'accompagnement à la création d'activités,

- mise en place de chantiers internationaux sur l'auto-éco-habitat,

- des administrateurs et bénévoles auto-constructeurs et intéressés par les techniques écologiques/saines/alternatives,

- proximité de la coopérative d'activité Obsidienne.

## **Objectifs :**

- permettre à chacun de faire des choix d'habitat, de construction/rénovation,

- participer au développement de co-habitat, de l'habitat sain et écologique,

- créer du lien entre les différents acteurs.

## **Pédagogie**

Visites, chantiers participatifs, formations, débats....

## **Automne 2008/été 2009 :**

Activités tout public (particuliers, auto-constructeurs, collectivités, professionnels...) de sensibilisation à l'éco-construction : formation aide à la décision, visites de chantiers, chantiers participatifs, conférences/débats....

## **Automne 2009/été 2010 :**

Bilan 2008-2009 et histoire/identité dASA, nous amène à recentrer les activités sur « l'habiter » et à distinguer 4 thématiques :

- approche de l'éco-habitat :

- formation

- café habitat

- co-habitat

- auto-construction

**Travail en réseau** : réseau AVEC, RELIER, réseau des CREFAD, ACCENT

## **dASA : les spécificités**

- travail sur différents champs d'activités avec des liens entre eux, approche globale, installation de nouveaux arrivants,

- agit en milieu rural : assez proche du monde paysans,

- sensibilisation d'un public qui suscite l'offre locale,

- décroissement et la mise en réseau des acteurs,

- susciter la réflexion sur les manières d'habiter.

## Journal d'un menuisier de campagne

**Pierre GIRARD (Dimitri)** – menuisier, membre du RÉSEAU écobâtir

Artisan menuisier dans le Berry depuis 24 ans, je fabrique: des portes, des fenêtres, des volets, des escaliers, des placards, des meubles... à peu près tout ce qui peut être façonné en bois pour la maison .

J'aime mon métier car il m'a permis de m'intégrer facilement dans mon village et ma région, de gagner ma vie, de m'exprimer,... et de me construire.

Pour pratiquer la menuiserie dans de bonnes conditions, un stock de bois sec est indispensable. J'utilise principalement du chêne, environ 10 m<sup>3</sup> par an. Pour la menuiserie, on compte un an de séchage par centimètre d'épaisseur, une bille de chêne est utilisable en moyenne au bout de 5 ans : le stock nécessaire est donc considérable. Notre région est productrice de chêne de qualité et aussi d'autres essences ( hêtre, châtaigner, frêne, merisier, robinier , pin, douglas...), les scieries autrefois nombreuses ont pratiquement toutes disparues; dans le département il n'en reste pratiquement qu'une où je m'approvisionne, distante de 80 km. Les marchands de matériaux incitent plutôt à acheter des bois exotiques ou mieux encore des menuiseries préfabriquées (en plastique de préférence).

J'ai fait la connaissance il y quelques années d'une scierie mobile. Je récupère - à l'occasion - des grumes, lorsque j'en ai amassé suffisamment (6 m<sup>3</sup> au minimum), le scieur vient les débiter directement sur mon chantier. On commence à le savoir et les gens du pays me proposent leur bois, trop contents de le valoriser. Cette année j'ai été envahi de fruitiers couchés par la tempête. J'ai aussi fait la connaissance de gardes et techniciens forestiers de la région. En leur compagnie j'apprends à choisir les arbres sur pied, c'est passionnant de savoir précisément où il a poussé; quel type de terrain, argileux ou sableux, sec ou humide; quelle type de croissance, lente ou rapide; en plaine, en bordure ou au cœur de la forêt; sur quel versant et quelle orientation etc... la qualité et l'aspect des bois sont différents en fonction de tous ces critères, dans une même forêt une planche de chêne peut être soit stable soit nerveuse, soit claire soit foncée, soit tendre soit coriace... J'ai découvert une nouvelle manière de me procurer ma matière première ; le fait de savoir exactement où a poussé le bois que j'utilise donne à mon travail une autre dimension.

L'essentiel de mon activité consiste en la restauration de maisons anciennes. Avant de commencer tout travaux, il m'est indispensable de rencontrer les habitants du lieu et d'échanger longuement afin de comprendre leur désir et éventuellement les guider dans leur choix. Veulent-ils des fenêtres « super isolantes » ou bien les garder dans leur « jus » avec les ferrures d'origine? C'est souvent un compromis entre les deux. Veulent-ils des petits bois ou bien remplacer les deux vantaux d'origine par un seul vantail oscillo-battant afin de favoriser la lumière? Tout est possible à condition de rester cohérent et pratique. J'ai besoin aussi de m'imprégner du lieu: qui étaient les occupants dans le passé, quels usages, comment étaient les bâtisseurs, routiniers ou ingénieux? En prenant mon temps et en observant, je récolte toutes sortes d'informations qui rendent mon activité passionnante.

La fabrication suit à peu de choses près toujours le même processus. Je commence par faire une vue au 10ème, ceci afin de me représenter l'ouvrage fini et de corriger d'éventuelles erreurs de proportion; ensuite, si nécessaire, je passe à des dessins plus techniques, plans sur règle ou épures afin de résoudre les problèmes d'assemblage quelque fois complexes, choisir ou créer les profils, fabriquer les gabarits, etc... Après cette période de réflexion - parfois fumante ! - je rentre dans la fabrication proprement dite.

J'ai insisté plus haut sur l'importance de constituer un stock de bois pour des raisons évidentes de séchage et aussi, en manipulant chaque planche, je me suis déjà fait une idée de leur usage ultérieur: les planches de quartier, bien de fil, pour les montants de porte, les surdosses larges pour les limons d'escalier, les planches noueuses pour les pièces plus courtes... Grâce à cette connaissance intime de mon stock je gagne en temps et en sérénité. Je commence donc par tronçonner les plateaux directement sur le chantier, ensuite je les débite sur la scie circulaire à format, puis je les dégauchi et enfin je les rabote. Cela fait déjà un certain nombre d'opérations et la fabrication est loi d'être finie.

Les machines-outil de mon atelier sont toutes anciennes et je leurs suis très attaché. Elles sont lourdes et stables, les formes arrondies sont harmonieuses, rassurantes, les manivelles, tables, et autres accessoires ont été polis par les mains des utilisateurs successifs. Leur nom est souvent poétique:

COPEAU BAGNOLET, IDEALE, SUPER-COMÈTE... Elles sont inusables et remplissent parfaitement leur rôle dans un atelier artisanal. Malgré tous ces avantages, elles disparaissent petit à petit des ateliers de mes collègues pour différentes raisons de mise aux normes de sécurité ou de poussière, d'incitations financières diverses ... Bref, au nom du Progrès, elles sont remplacées par des machines coûteuses, sans âme, bardées de coupe-circuit et autres gadgets numériques fragiles qui inhibent l'utilisateur, rendant quasi-impossible tout montage hors norme.

Après le corroyage il faut établir les bois. Cela consiste à tracer des signes à la craie grasse sur chacune des pièces de bois; c'est une opération importante car il s'agit de décider de la place de chacun des éléments dans l'ouvrage: lequel à droite, lequel à gauche, respecter le sens de l'arbre, le cœur vers l'intérieur, sauf les pièces basses exposées aux intempéries, est ce que l'aubier va disparaître dans la feuillure, les deux panneaux sont-ils assortis, ce défaut peut-il être transformé en élément de décors??? etc.... C'est un moment de grand questionnement sur l'aspect et la pérennité de l'ouvrage. Les signes employés remontent à la nuit des temps, on les retrouve sur des ouvrages de menuiseries très anciens; à cela je pense souvent lorsque je les traces et je me sent relié à toute une chaîne humaine.

Si l'on n'a pas fait l'impasse sur toutes les opérations énumérées ci-dessus, le traçage n'est plus qu'une formalité à condition bien sûr de rester concentré; oublier un ravancement ou reporter une mauvaise cote, c'est vite arrivé et on réalise son erreur seulement à la fin. « *Qui chante au traçage pleure au montage* ». Il m'est souvent arrivé de constater la pertinence de ce dicton.

Enfin, on peut procéder au façonnage de chacune des pièces de bois. Autrefois, tout ce passait au pied de l'établi, maintenant il faut aller d'une machine à une autre; c'est plus rapide, quoique: il faut un certain temps pour monter les outils sur les machines et faire les réglages, sans oublier les pannes mécaniques ou électriques, en tout cas c'est plus bruyant. La lenteur du travail à la main est toute relative, les temps de réglages sont quasiment nuls, on fait moins de pas car on a tout sous la main; chaque geste doit être pesé et les outils doivent trancher. Les écoles de menuiserie ont presque toutes abandonné le travail à la main considérant cette pratique obsolète, c'est vraiment dommage car c'est l'occasion d'un contact direct entre l'apprenti et la matière, pas besoin de grand discours, le métier rentre tout seul.

Le terme usinage est plus approprié. D'abord, les mortaises, ensuite les tenons; (les mortaises c'est les mamans et les tenons c'est

les papa...). A ce propos, dans un ouvrage très sérieux du CSTB (« Fenêtres Performantes conception et exemple »), l'auteur préconise de supprimer les tenons et les mortaises, et de les remplacer par des assemblages mécaniques: c'est désespérant! Heureusement d'autres auteurs maltraitent moins notre profession: Wolfram Graubner (« Assemblages du Bois, l'Europe et le Japon face à face » chez Vial) décrit l'immense variété d'assemblages inventés par les menuisiers et les charpentiers d'orient ou d'occident, les japonais sont très forts; c'est une orgie de tenons et mortaises, de queues d'aronde, de traits de Jupiter., rien à voir avec l'indigence du bouquin précédent. Il démontre que, devant chaque situation, l'homme de métier est capable de trouver la réponse la mieux adaptée, le meilleur assemblage.

Après les assemblages, le profilage. Il se faisait jadis avec un bouvet pour les pièces droites, à la gouge et au tarabiscot pour les pièces courbes. Je tiens à ce que mes apprentis apprennent d'abord à pousser les moulures à la main, le passage à la machine se fait ensuite sans difficulté, (mais pas l'inverse); cette méthode permet de développer la concentration et la patience. La machine, c'est la toupie: la fameuse « super comète ». Celle là, elle porte vraiment bien son nom. Le démarrage, c'est un véritable décollage à la verticale quand elle tourne à 8000 tours / minute! Pour réaliser les profils les plus courants (feuillures, rainures, quart de rond, congés, plate-bandes...), j'emploie des fraises du commerce (c'est pas donné). Pour les profils moins courants, par exemple lorsque je veux recopier la moulure d'une menuiserie ancienne, je fabrique moi-même les fers dans une barre d'acier doux. Cette technique bon marché et relativement rapide a été interdite il y a quelques années pour des raisons de sécurité (?) et les toupies récentes ne peuvent plus recevoir ces fers. Les menuisiers qui fabriquent encore sont incités fortement à investir dans des outillages très coûteux, pré-réglés en usine, et c'est ainsi que leurs fenêtres ressemblent étrangement à des menuiseries industrielles parce que ce ne sont plus eux qui ont conçu leurs modèles, mais les fabricants d'outillage. Personnellement, je préfère garder la maîtrise de mon métier en ne faisant pas d'investissements trop lourds et en résistant autant que faire se peut à la réglementation. Comme je l'ai dit précédemment, d'une fois sur l'autre, mes fenêtres ne sont pas forcément identiques car j'essaie de « coller » dans la mesure du possible à la variété des demandes, tantôt des menuiseries traditionnelles avec pourquoi pas du verre mince isolant, tantôt des menuiseries super isolantes de 58 mm à recouvrement ou bien encore à fleur et à gueule de loup pouvant recevoir une

espagnolette et accepter un vitrage isolant de 24 mm; bref, la demande est multiple et il m'est impossible de proposer une solution standard, donc je me débrouille en pratiquant mon métier comme je l'ai appris: je fais des plans sur règle et je fabrique souvent des fers, ainsi j'ai le sentiment que les choses évoluent sans m'échapper et surtout, je ne m'ennuie pas.

Une fois tous les profils réalisés on peut passer au montage des cadres ; au préalable, ne pas oublier de poncer les chants et de casser les arêtes. Autrefois, les menuisiers avaient à cœur de fabriquer des ouvrages réparables donc démontables, c'est pour cela que les assemblages n'étaient jamais collés mais maintenus avec des chevilles en bois. Aujourd'hui, on nous impose de coller les assemblages avec des colles résistantes à l'humidité (D4). Certes les assemblages deviennent ainsi plus étanches et résistent certainement mieux au banc d'essais, mais ils ne sont plus démontables et les menuiseries sont moins facilement réparables. Au montage, je me sent toujours tirillé entre les deux manières: coller ou ne pas coller, c'est « Cornélien »! Dans la mesure du possible, pour les portes d'entrée, je ne colle pas les assemblages, par contre, pour les fenêtres isolantes, je n'ai pas encore trouvé le moyen de me passer de la colle, mais je ne désespère pas.

Quand les cadres sont assemblés, il faut les replanir. Anciennement cela se faisait au rabot et au racloir. Pour gagner du temps,

j'utilise une ponceuse longues bandes qui doit avoir au moins 40 ans; là aussi, il faut avoir un bon coup de main et ne pas s'endormir sur le manche, sinon gare aux vagues ou à la bande abrasive qui rentre dans les chants! Ensuite, à nouveau la toupie pour le calibrage, c'est à dire le profilage extérieur des ouvrants, s'il s'agit d'une porte d'entrée de 80 kg, c'est du sport !

Retour à l'établi pour entailler les ferrures et procéder aux dernières finitions, puis badigeonner le tout avec une impression à base d'huiles naturelles .A propos de quincailleries : soit elles ne sont pas arrivées, soit on ne les fabrique plus, soit... il y a toujours un problème. Vos commandes sillonnent le pays dans tous les sens ; comme il n'y a plus d'interlocuteur qui sache faire la différence entre une fiche et une paumelle, il y a plein d'erreurs et vous perdez beaucoup de temps et d'énergie. Pour les menuiseries anciennes, je fais appel à un artisan ferronnier qui fabrique exactement ce que je lui demande : du beau et du solide. A deux pas de mon atelier, une entreprise de mécanique de précision me tourne des bagues en laiton pour les barreaux d'escalier, des poignées de porte, toute sorte d'éléments en métal ... et aussi des pièces pour réparer mes vieilles machines. Ce serait tellement plus simple si tous mes fournisseurs étaient comme ça, fabricant et près de chez moi!...

Le lendemain je fixe définitivement les ferrures et je pose les verres. Voilà ! c'est enfin prêt à poser...



## **Débats :**

**Vincent Rigassi** : Le gros problème, c'est que pour avoir un prêt à taux zéro, on est obligé d'avoir une certification sur les fenêtres performantes énergétiquement. Donc cela pénalise les artisans comme toi qui ne peuvent pas avoir de certification.

**Dimitri Girard** : Le marquage CE est nécessaire pour les menuiseries qui sont revendues, donc que tu n'installes pas. Pour le prêt à taux zéro, j'ai fait un papier établissant la performance énergétique de mes menuiseries et je donne ça à mon client.

**Vincent Rigassi** : On a fait la même chose, mais les impôts ont refusé. C'est un problème de tampon.

**François Marty** : Quand l'administration ne sait pas, elle préfère dire oui, plutôt que de montrer qu'elle ne sait pas.. Il faut toujours utilisé ça. Nous on a fait validé un bâtiment en paille, car on a dit au certificateur que selon les règles de l'art, il nous explique ce que nous avons fait de faux, et que, si il ne peut pas nous le dire, on l'emmène tout de suite au tribunal pour lui ôter son titre de certificateur. Il nous a donc signé le papier.

**Vincent Rigassi** : Pour un contrôleur technique, c'est relativement facile. Mais les menuiseries, on bloque. Il faut passer par un organisme certificateur.

**Dimitri Girard** : Je dois dire que tout ce qui est réglementation, DTU, etc., ça me passe au-

dessus. J'instaure mes propres règles car sinon, on ne peut rien faire. La CAPEB nous propose de passer par une association qui s'appelle FACE et qui est composée d'industriels qui font des joints, des vitrages, du bois...et qui établissent des prototypes reproductibles. Moi, ça ne me va pas du tout car on est enfermé. Je préfère rester avec ma liberté. J'ai la chance d'être valorisé par des associations comme Maisons Paysannes de France, mais il y a beaucoup de menuisiers comme moi qui sont démotivés et qui passent à autre chose.

**Pascal Baeteman** : Est-ce que tu peux nous expliquer le parcours qui t'a amené à incarner cette frugalité technologique ?

**Dimitri Girard** : J'ai fait un apprentissage chez les compagnons et ensuite j'ai été très vite à mon compte. Il faut beaucoup observer ce qui est ancien, c'est très important, on a trop tendance à jeter alors que ça serait beaucoup plus important de garder et restaurer les vieilles menuiseries.

**Jean-François Robiou Du Pont**: Pour en revenir aux normes, c'est tout de même ce qui n'est pas ancré dans le local qui nous empêche de travailler localement. Et sinon, on voit des publicités qui vendent des fenêtres et pour un euro de plus, on les installe. C'est vraiment la main mise de l'industrie sur les produits manufacturés du bâtiment.

# Rapprocher l'économie des hommes et des territoires...

## et non plus l'inverse !

**François MARTY** – entrepreneur, Le Chênelet Construction, membre du RÉSEAU écobâtir

Le développement des sociétés humaines est maintenant de façon majeure confrontée aux risques climatiques, à la pénurie des ressources et aux déséquilibres des milieux et tout cela semble indiscutablement lié aux excès de certains modes de vie. Au sein de cette affaire finalement assez nouvelle, de nombreuses théories sont exposées, parfois avec plus de conviction, assénées comme vérités, que ne peuvent être établies leur certitude.

Il ne sera pas toujours aisé de discerner les vraies théories des fausses, les bons calculs des mauvais. Rapportés à la culture des Hommes, nous ne sommes qu'au début d'un processus au sein duquel les tendances de fond véritablement mesurables seront parfois perdues dans bon nombre d'allégations périssables. Parmi les tendances de fond, déjà à l'origine de l'écologisme scientifique, la question de la démographie revient de manière entêtante comme élément, cette fois certain de notre avenir.

La population mondiale augmentera encore de manière sensible dans les 30 à 40 prochaines années avant de se stabiliser selon toute probabilité et renforcera au passage l'urbanisation mondiale. Depuis l'année dernière en effet, plus de 50 % de l'Humanité vit en ville.

Les urbanistes observent que la ville « croit par échecs ». Ce n'est qu'ensuite qu'elle organise ses flux. D'abord les flux payants (eau, électricité) ; ensuite les plus coûteux (égouts, poubelles). Ce n'est qu'après que l'on régle.

Les sociologues démontrent que les autres services (école, police...) arrivent après la bataille. Cette course en décalé crée une grande situation de fragilité, qui permet le développement, dans des pans entiers de la cité, d'une économie souterraine paradoxalement très voyante, de trafics, de communautarismes dans le meilleur des cas et d'intégrismes dans les moins bons. L'action caritative pallie tant bien que mal l'absence de l'État.

Cette analyse doit être graduée selon le pays, les institutions en présence, le niveau de richesse, mais le canevas est grosso modo celui-là.

Le problème n'est pas nouveau ; notre civilisation a été créée et diffusée par les grandes cités de l'antiquité : Babylone, Alexandrie, Athènes, Rome... Les écrits antiques parlent tous de la plèbe de ces émigrés, des réfugiés de la famine des campagnes, comme pour Lutèce puis Paris... jusqu'à l'exode actuel des mégapoles d'Amérique latine ou de Chine. Dans le même temps ces villes font l'art, la culture, la politique et l'organisation de la cité et sont les endroits du savoir.

Face à l'importance poussée de certains phénomènes, les milieux les plus éclairés ont proposé avant l'heure de « *penser globalement pour agir localement* ».

Cette approche a le grand mérite de souligner l'interaction entre tous les problèmes (écosystème) et à décompartmenter les savoirs (entre les disciplines économiques, sociales et environnementales) et c'est ainsi qu'est née l'idée du développement durable.

L'approche du réseau Chênelet Construction, bien qu'en évidente proximité avec ce courant de pensée qui s'impose à la communauté mondiale, est quelque peu différente et pourrait se résumer, d'une certaine manière à « *penser local et agir global* ». Notre expérience relève en effet d'une approche plus volontiers incrémentale. En partant du besoin des personnes en difficultés sociales de notre région – besoin de travail, mais aussi de logement ou de nouveaux horizons alimentaires – nous sommes arrivés à considérer que l'écologie n'était pas une contrainte mais une solution, non plus de survie dans des conditions dignes, mais de mieux être pour les populations qui nous intéressent.

Notre originalité a ensuite consisté à associer le besoin de travail, le besoin de logement, les besoins vivriers et la nécessité d'écologie ensemble au sein d'un même projet économique et social, qui n'a pas été sans questionner les normes, les schémas et les mécanismes de mise en doute de bon nombre d'administrations. Il nous a fallu les combattre et élargir les cadres et ceci a constitué à notre niveau les premiers éléments d'un « agir global ».

Notre mode de faire a bien commencé par une approche nouvelle, à nos portes, de la pauvreté et des solidarités, qui a éclairé notre

système de gouvernance (la prise en compte de l'économie par les salariés grâce au mode coopératif), orienté l'apport des compétences et des talents (nos cadres inventent sans cesse les processus les plus accessibles aux personnes peu qualifiées) et nous a incités à utiliser avant tout les ressources locales disponibles (filiales courtes maîtrisables à long terme et intensives en emploi local à la fois facteur clé de succès économique et réponse au caractère incontrôlable de la mondialisation).

En d'autres termes, nous avons pu rapprocher nos moyens économiques des personnes et non l'inverse.

Nous avons pu aussi nous rendre compte par quelques voyages à l'étranger, que d'autres acteurs suivent un processus comparable avec les mêmes avantages au final pour les communautés humaines locales.

Nous pouvons enfin prétendre que la massification de la ville, malgré son actuelle fatalité économique n'est pas une fatalité historique. Ces solutions et approches dont nous parlons sont adaptées à un développement du péri-urbain comme du rural, pour autant qu'une économie permette une vie respectueuse des personnes au sein de ces territoires. Rappelons qu'en l'espèce, il n'y a pas d'enthousiasme, ni aux migrations, ni à l'immigration, mais la fuite, bien souvent, de ce que le territoire d'origine ne permet pas ou plus de vivre.

À l'évidence, il n'y a pas de modèle technique universel. Nous n'aurons donc rien ou si peu à nous transmettre en matière de mode constructif mais tant à échanger, à partager, à mutualiser en matière d'organisation, de méthode, de gouvernance... C'est à de nouveaux territoires de coopération et d'entraide mutuelle que nous sommes appelés...

### **De nouvelles coopérations pour « agir global »**

Dans bon nombre de ces régions, nous pouvons compter sur la connaissance « vernaculaire » de l'habitat, notamment à partir des matériaux locaux naturels. Ce savoir faire reste dans l'ensemble dégagé d'un carcan réglementaire dont nous sommes aujourd'hui tributaires dans notre pays. Acquis d'après-guerre, nous savons d'expérience que ce cadre normé s'avère maintenant piègeux et peu propice à libérer des idées neuves profitables aux générations présentes, qui doivent faire face à des nouvelles problématiques aujourd'hui.

De notre côté, nous avons développé une culture humaniste et intellectuelle favorable à

l'expression d'une pratique sociétale coopérative, mutualiste et associative dont nous mesurons aujourd'hui toute la richesse pour l'équité et la cohésion sociale. Cette richesse peut être communiquée à d'autres territoires.

### **Comment et avec qui développer ?**

Nous nous adressons en premier lieu aux acteurs dont l'activité principale est la construction d'utilité sociale. En effet ce sens de l'intérêt général est un « moteur » d'innovation très spécifique, en aucune façon une fuite de l'efficacité économique ni technique, mais plutôt une lecture éclairée de l'efficacité. C'est aussi la meilleure façon de ne pas s'égarer dans ce débat doublement piégé de la croissance ou de la décroissance : bien sûr qu'il faut plus d'activités, les besoins des humains augmentent en quantité, mais en qualité ceux-ci sont infinis ! Il faut donc plus d'activités mais bien choisir lesquelles.

La construction n'est pas seulement une affaire de quatre murs mais d'aide à la possibilité de vie des gens qui l'habitent pour que leur mode de vie, leurs liens sociaux, et de solidarité puissent être pris en compte. Nous aurons également à considérer le choix des lieux par rapport à l'activité, la densification, les flux et les besoins de proximité et dans les milieux populaires, de façon plus criante qu'ailleurs, le besoin de petites cultures vivrières.

On objectera que tout le monde peut construire un logement très social, que c'est d'ailleurs le cas actuellement et que nous n'apportons rien de nouveau. C'est vrai, sauf que le but normal d'une entreprise n'est pas l'action sociétale, et même quand elle lui est en partie déléguée, elle consent au sociétal pour servir sa propre finalité. Une façon simple de mesurer cela est le choix de l'affectation du foncier : affectera-t-elle prioritairement un foncier bien situé mais cher à l'utilité sociale ou à une opération plus rentable et plus habituelle ? En tout cas, dès que la question se pose, la réponse dérive dans le temps. Nous avons du mettre en place dans nos opérations des vraies garanties pour que nos « excellents logements sociaux écolos » restent sociaux. En cas de doute regardons, qui habite maintenant en nord Europe dans ce qui était à l'origine des éco-quartiers sociaux !

Cela nous amène au deuxième point, la gouvernance. Ce mot lâché doit être abordé frontalement : il n'y a pas d'un côté les méchants efficaces du marché et de l'autre les purs inefficaces. Il y a seulement les bons managers et les moins bons, la frontière est autre part, comme pour les entreprises du

paragraphe précédent, au niveau de la finalité : servir cela ou s'en servir?

Nous pensons depuis longtemps qu'il manquait à l'entreprise, et à l'économie (et c'est pour partie une des raisons de la méfiance à son endroit) le droit d'entreprendre pour les finalités que l'on s'était choisi, à pouvoir entreprendre pour autre chose que la construction d'un patrimoine ou de réussite personnels. Aussi avons-nous été impliqués dans les principaux textes de loi sur les entreprises solidaires.

C'est là toute la noblesse de l'entrepreneur, cela réconcilie avec la pensée et avec l'intérêt général et de ce point de vue, avec notre culture associative, coopérative et mutualiste. C'est le modèle que nous voulons partager avec les partenaires que nous voulons avoir.

Ensuite il devient évident que ces logements seront faits avec et pour des personnes qui manquent le plus de ce type de logements. Toute l'intelligence de la démarche sera de monter des « structures apprenantes » à la fois en termes de relations humaines non aidants-aidés mais solidaires, autrement dit, faisant ensemble.

## Eco-construire, ne faut-il pas... ?

**Yves PERRET** – architecte, Enseignant à l'École Supérieure d'Architecture de Clermont-Ferrand

Ne faut-il pas, à partir de la mesure des TEP économisés ouvrir la sensibilité cosmique comme socle d'un rapport nature/culture pacifié et placer l'architecte au rang prestigieux du jardinier pour ré-ouvrir la question du « sens ».

Ne faut-il pas troubler la pensée claire par le doute et l'incertitude, l'incompris ou l'incompréhensible ; tout système vivant est au-delà de la somme de ses facettes maîtrisables et connues.

Ne faut-il pas dépasser l'aridité de l'approche analytique (qui ne répond qu'aux questions posées) et la tempérer par l'intuition synthétique capable de présence à la densité des liens. N'appelle-t-elle pas des apprentissages spécifiques comme celui de l'écoute nourrie par la disponibilité intérieure.

Ne faut-il pas submerger la densité des explications par l'ouverture poétique et symbolique qui permet la richesse des interprétations.

Ne faut-il pas entraîner notre corps à être antenne sensible, capable de perceptions fines dont la traduction architecturale est à offrir à nos habitants.

Ne faut-il pas revisiter le projet « art de l'espace » pour le noyer dans les cascades d'échelles emboîtées pour qu'il renaisse en « art du temps ».

Ne faut-il pas interroger la programmation (amont) et le chantier (aval provisoire) comme moments du projet pris comme une dynamique

permanente de création plutôt que placer la « conception » comme moment initial exclusif.

Ne faut-il pas faciliter le passage entre le « penser pour faire » et le « faire pour penser ».

Ne faut-il pas se rendre présent à ce qui ne se voit pas pour capter l'importance du rien.

Ne faut-il pas profiter de ré-ouvrir l'initiative technique pour, à l'occasion des changements nécessaires (matériaux et systèmes), reprendre en main l'invention d'un nouveau vocabulaire de la consistance plastique.

Ne faut-il pas dès l'esquisse prêter attention à l'ouvrier-oeuvrier pour lui préparer un chantier « lieu de vie » plutôt qu'un « lieu d'exécution ».

Ne faut-il pas trouver un rapport au public dynamique parce qu'un bâtiment tient aussi par la qualité des échanges et discussions qu'il provoque (de l'habitant à l'archéologue dans 4 000 ans).

Ne faut-il pas se dire que le secret est certainement dans la mer qui unit et sépare des îlots de savoirs par ailleurs revisités.

Ne faut-il pas enfin voir, que sous nos yeux, les questions « HQE », « Durables », « Ecolo » sont celles de civilisations à naître.

Renaissance...

Le mouton pète le méthane dans les alpages à repeupler d'ours et le dernier traverseur de Méditerranée crie en silence pour trouver un travail...

## Dissonner pour incarner la coalescence et la concaténation : énergie / libido / iniquité

**Pascal BAETEMAN** – maçon, charpentier, membre du RÉSEAU écobâtir

Convoquer nos mémoires d'apprentis du travail vivant semble indispensable en ces temps d'après Grenelle où la confusion des renoncements politiques dispute à l'arrogance des injonctions paradoxales du management nos élans survivants à nos consentements sédimentés.

Au cœur des préoccupations qui nous rassemblent dans le chaos d'obstacles et de souffrances que nous discernons tant bien que mal palpiter l'intuition précaire d'un passage ténu pour s'émanciper de l'intoxication industrielle et de ses corollaires addictifs.

Dans cette immense entreprise de pillage où nos libidos renouvelables s'épuisent à contenter l'avidité vaine des spéculations impitoyables nous témoignons par nos bricolages incertains, audacieux et insignifiants, d'une candeur opiniâtre à lutter pour une métamorphose syntagmatique: nous sortirons de cette économie libidinale par la bienveillance pour une écologie libidinale, ce que Bernard Stiegler annonce comme un horizon de consistances.

Que nous soyons émus par la qualité d'évidences des sobriétés technologiques de Dimitri dans son atelier de menuiserie truffé d'intelligences rusées et de sagesse pratique signale la légitimité de notre réserve à un consentement addictif aux prescriptions toxiques d'équipements inflatoires : cela vaut pour nous maçons, charpentiers, menuisiers, thermiciens, ingénieurs, architectes à instaurer que notre santé existe ainsi que celle des usagers avant même tout projet de rédemption hygiéniste ou instinctuel.

Le plaisir que nous ressentons à découvrir le superbe manifeste d'Yves Perret traversant les énergies noires des conventions, des réglementations pour nous inviter à nous attacher à la recherche des satisfactions nous confirme la qualité de notre appétence pour les "saveurs" bioclimatiques, pour les insolences de simplicité et la fulgurance des savoir faire des matériaux indigènes dans les réponses infinies aux sollicitations complexes d'une architecture acceptant d'être située.

Les métiers du bâtiment offrent un espace de dépassement critique et polémique en actes aux impasses pulsionnelles et répressives qui

prétendent s'approprier nos viscosités libidinales dans nos sociétés incontrôlables d'individus désaffectés. Nous faisons l'expérience permanente de consentir au réel dans la cacophonie de nos destructions reconstructions en composant avec les tendances en présence grâce à une culture de métier plutôt qu'en les opposant dans le désarroi agencé par la soumission aux techniques managériales et de marketing: Les matériaux indigènes et leur mise en œuvre sont alors les révélateurs indécents de la supercherie du populisme et de la consommation exacerbés d'espaces/écrans par les simulacres technologiques dans la vaste foire d'empoigne au désenchantement. Que pouvons-nous proposer à nos maîtres d'ouvrages engoncés dans leur fétichisme pour les pierres apparentes confronté à l'impéiosité des réseaux et des ambitions de sobriété énergétique ?

Dissimuler les manques constitutifs des virtualités des matériaux référencés pour leur multi-toxicité en discréditant les qualités complexes des matériaux indigènes nous obligerait à collaborer à cette baisse tendancielle de l'énergie libidinale que nous assignent les tyrannies de détournements régressifs des marques, des modes, des "assurances", des "distributeurs", des "certificateurs".

Nous avons paradoxalement la capacité de poursuivre cette confrontation entre plaisir et réalité dans les "ouvrages", tandis que l'organisation du travail nous invente la sous-traitance et son cortège d'instrumentalisation de l'autre, de duplicité, de déloyauté, de chacun pour soi, de lâcheté et de mutisme. Interroger le détournement de nos élans à bâtir en terre crue ou à couvrir en chaume nous conduit donc à "forger" de nouvelles armes pour repousser les attentions mécréantes des fabricants d'opacité industrielle qui sévissent dans le marketing, la réglementation (CSTB...) les pouvoirs publics (18 filières vertes du Boston consulting group...).

J'en viens à la difficulté de considérer le travail vivant comme possibilité d'expérimenter la congruence, la civilité, jusqu'à la transcendance comme invariant humain qui nous ouvre au beau, au sacré et à l'immense dès lors qu'il est l'occasion d'une coopération

consentie délibérément pour redéployer nos subjectivités dans la confrontation au réel.

Pour avoir fait l'expérience de cette "corpsappropriation" du monde dans la charpente et la maçonnerie, nous sentons bien que le travail se définit comme ce que nous devons ajouter aux prescriptions pour pouvoir atteindre les objectifs qui nous sont assignés (ce que nous devons ajouter de nous même pour faire face à ce qui ne marche pas si nous nous en tenons scrupuleusement à l'exécution des prescriptions). Le monde réel résiste et nous réagissons affectivement aux surprises désagréables qui nous irritent, nous déçoivent ou nous découragent. Dans cette intimité avec la précarité des matériaux et des outils se révèlent de nouvelles sensibilités, de nouvelles habiletés, de véritables émotions qui traversent nos corps engagés. C'est bien le zèle des jeunes ruraux pétris dans l'exil de leurs vaillances rustiques corporelles et leur ingéniosité transversale et archaïque qui a permis l'incroyable essor du BTP dans l'après guerre du béton armé et de la méthode PERT.

Pour autant les limites de nos santés mentales semblent désormais se rétrécir avec l'élaboration des méthodes ergonomiques totalitaires en termes de qualités et d'innovations perpétuelles. L'invalidation radicale des modes de productions à forte composante située, lisible, traditionnelle, indigène donne toute latitude à des procédés s'efforçant de multiplier les renoncements au risque de vouloir pallier l'enthousiasme par des excès d'autorité confinant à la soumission, au

cynisme lié à l'arrogance du "réalisme économique" et aux multiples pathologies du travail estimées à 4% du PIB.

Réinvestir des pans de cultures constructives évincés par la marche forcée de la productivité a conduit à une désaffection des métiers du bâtiment par les jeunes générations repoussées par l'apparence non travestie de pénibilité de ce secteur d'activité que nous interrogeons. Comme pour les semences et la diversité des variétés dans l'agriculture et l'alimentation, la perte des savoir faire indigènes n'est pas inéluctable, elle ressort d'une homogénéisation historique liée à des intérêts de très court terme qui fait l'impasse sur ce qui anime durablement les métiers sommés de se plier au diktat de l'efficacité et de l'urgence.

Ralentir et prolonger les pertinences constructives en ces temps d'intention de sobriété énergétique nous oblige à des partages, des reformulations et des transversalités improbables dans nos sociétés du secret et de l'exclusion étouffées par nos dérisoires vanités à refuser les réciprocitys qui nous incombent après des siècles de pillage, de dominance et d'iniquité.

A nous de mobiliser nos incroyables ressources libidinales pour œuvrer à ces coalescences aléatoires qui protègent nos altérités conniventes dans l'usage jubilant de nos corps engagés à abriter des excès du climat, ensemble, parmi....

## La valeur travail, une version non-sarkozienne de la question

Vincent RIGASSI – architecte, membre du RÉSEAU écobâtir

*Retranscription d'une présentation par diaporama*

Un des habituels freins mis en avant contre l'éco-construction est son coût plus élevé que les techniques de constructions dites conventionnelles développées après la seconde guerre mondiale avec tout l'optimisme technologique que cela supposait.

Dans ce contexte, *la question des savoir-faire était devenue accessoire*, au contraire ne pas dépendre trop directement des savoir-faire sur les chantiers permettait de s'émanciper d'une dépendance trop directe envers une main

d'œuvre qualifiée qui pouvait se raréfier et donc peser sur le coût, selon le vieil adage: augmenter les investissements, donc le capital, pour réduire le poids du travail. Ceci dit cet optimisme technologique n'avait pas que des visées strictement économiques, mais aussi plus humanistes en escomptant que la mécanisation allait permettre de réduire la pénibilité du travail manuel. Sans aller jusqu'au rêve que des robots allaient finalement nous permettre d'assister béatement à l'édification de nos bâtiments depuis quelques lieux de

loisir paradisiaque, la croyance en les bienfaits, ou tout du moins envers l'inévitabilité, de l'industrialisation de la construction reste actuellement une vision très répandue tant par les professionnels de la construction, que par les politiques ou le grand public.

Nous allons donc essayer de contrecarrer un peu cette vision en s'interrogeant sur la valeur du travail: aussi bien dans son sens courant, que dans son sens physique comme le travail fourni par un mouvement mécanique.

La notion de travail a pour corollaire immédiat la question de l'énergie, puisque tout travail nécessite une énergie, que celle-ci soit renouvelable ou non et d'origine humaine ou mécanique.

*Trois heures de travail humain sont équivalentes à 1 dl de pétrole et 1 kWh d'énergie.*

*Trois heures de travail humain coûtent environ 22 euros tandis que le dl de pétrole coûte 20 centimes d'euros.*

Voyons donc si le passage par les énergies fossiles et l'industrialisation est incontournable en essayant également d'apprécier ce que nos choix technologiques peuvent engendrer à terme du point de vue écologique, social et culturel.

La comparaison de différents types de murs d'enveloppe extérieure va nous permettre d'examiner le détail en allant de techniques traditionnelles au sens patrimonial du terme à des techniques industrielles mais avec une progression sur les parts de travail humain et de constituants fortement industrialisé et "délocalisés" à des matériaux locaux et peu transformés, dont la paille est particulièrement représentative.

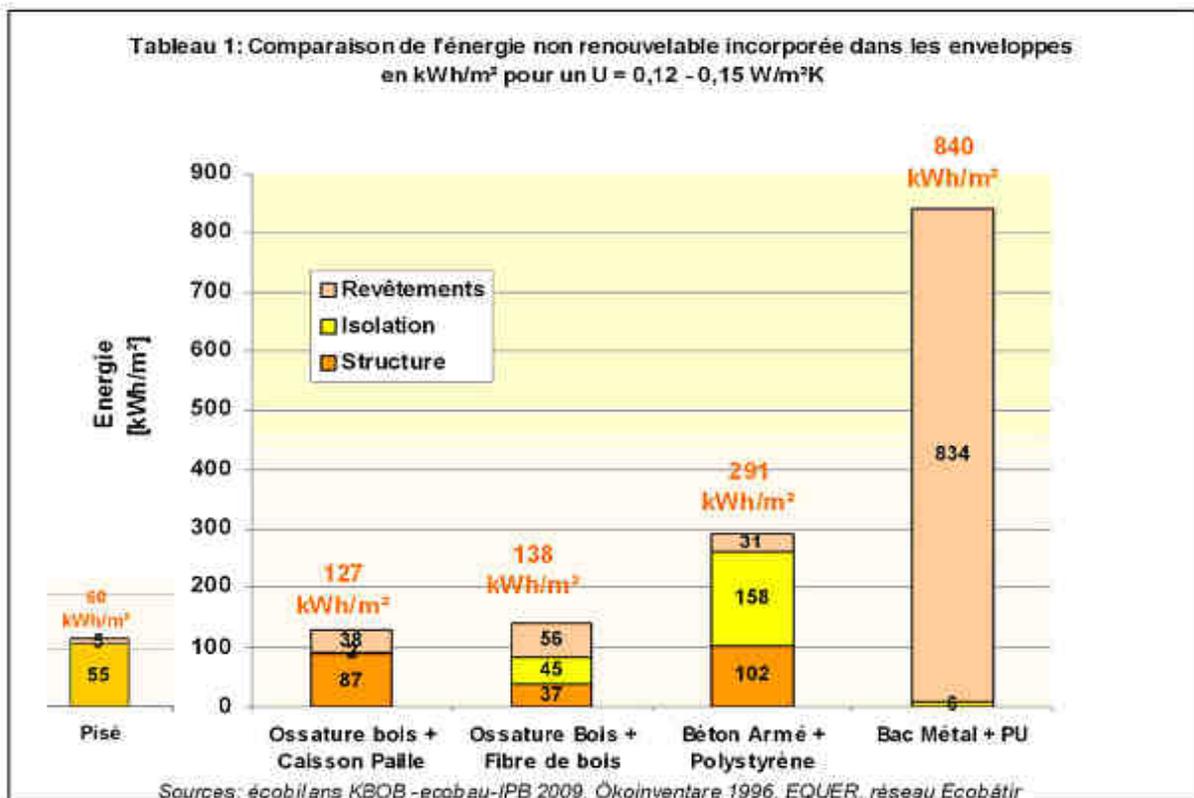


Tableau 3: Comparaison des temps de mise en oeuvre

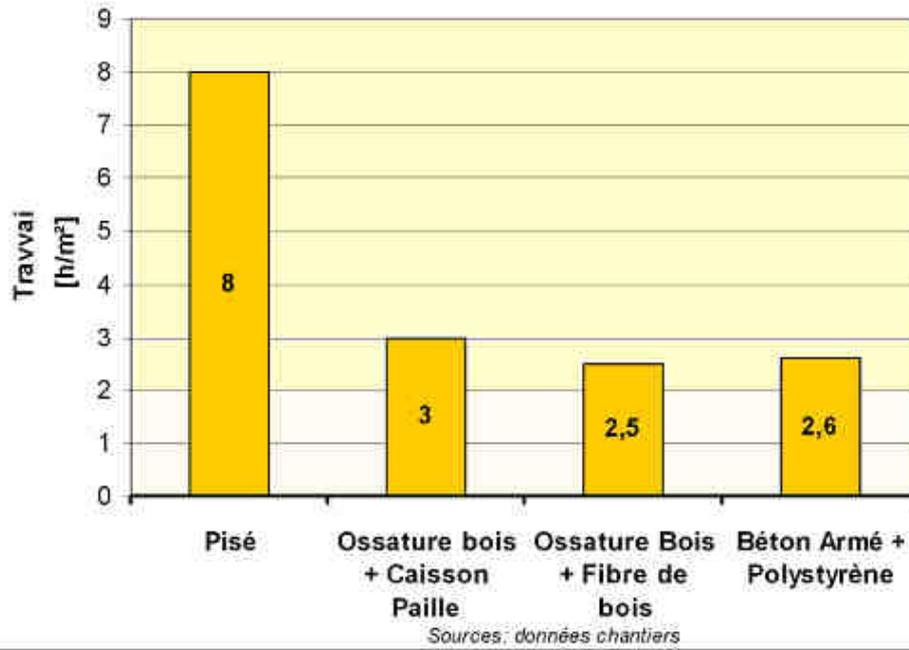
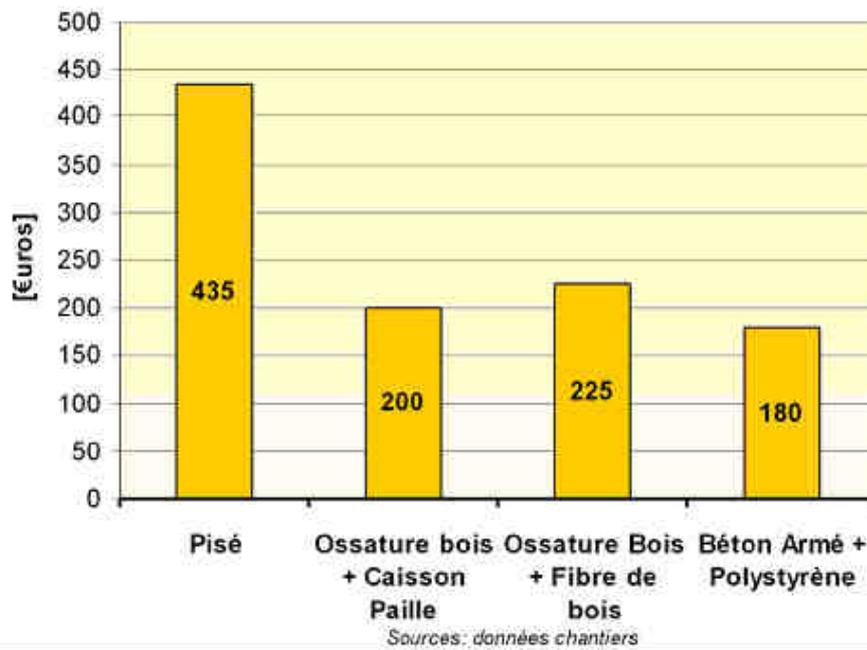


Tableau 4: Comparaison des coûts moyens en Euros



Si on essaye d'envisager plus en détail ce que cela signifie sur des critères sociaux et culturels difficilement quantifiables, on peut tout de même assez facilement envisager ce que cela peut signifier comme dynamique économique et sociale.

Un système constructif qui se base exclusivement sur des matières premières à base végétale, des modes de production éminemment décentralisés: les bois massifs et les bottes de paille sont faciles à transformer directement à proximité de leurs lieux d'emprunts et comme ils ne nécessitent pas des investissements industriels excessifs peuvent être réalisés par des entreprises petites ou moyennes sans nécessiter de fortes concentrations financières et hiérarchiques. On se situe donc dans une "économie du bourg" dans laquelle les différents intervenants (paysans, forestiers, scieurs, charpentiers, concepteurs, usagers) peuvent vraisemblablement avoir des liens directs, où chacun-e a une compréhension à peu près complète du "cycle de production" du bâtiment.

Cette capacité à avoir une maîtrise complète des tenants et aboutissants d'un processus me semble être une définition possible de la culture...

Une économie de ce type permet donc de réintégrer (enfin) la technique et les échanges dans le champ culturel rendant ainsi toute intervention "extérieure" possible, tout particularisme bien heureusement inévitable constituant ainsi la diversité et l'équilibre au fonctionnement d'une société.

Bien entendu il s'agit d'hypothèses un peu idéales, mais que l'on se questionne

maintenant sur un plan équivalent sur les liens et échanges que peuvent apporter "localement" des systèmes constructifs basés sur des matériaux industriels, dont la liste des intrants reste pléthorique et partiellement opaque, dont les processus de transformation se répartissent en maints endroits et dont les modes de mise en œuvre ne doivent en principe pas être sujet à modifications pour ne pas altérer les exigences techniques attendues, signifiant ainsi un travail peu sujet à l'initiative et au moins de singularité possible quelle que soit la latitude...

Ces exemples, montrent tout de même, je l'espère, que la question de l'éco-construction ne peut se résumer à la seule réflexion énergétique ou climatique et qu'il ne suffit pas d'améliorer la performance thermique de nos édifices et à en réduire l'énergie grise, mais que la question de l'humain, de son implication dans la décision et dans l'évolution des singularités est centrale.

Néanmoins, par ces exemples, j'espère aussi montrer que cette transition peut se faire progressivement, comme il se doit d'une démarche architecturale où la question culturelle, ne se réduit pas aux seules questions de formes et d'espaces mais surtout dans les relations que l'on peut établir entre un bâtiment et son contexte, contexte entendu ici dans son sens le plus large, en particulier celui de pouvoir mettre en débats les orientations pour définir collectivement quels sont les réels bénéfiques recherchés par une société dans un moment et un contexte donné.

*"The measurable is only a servant of the unmeasurable" Louis Kahn*

## Débats :

**Marcel Ruchon** : Je ne suis pas convaincu par cette histoire de stockage de CO2 dans le bois

**Vincent Rigassi** : C'est vrai que ça porte à confusion...Je me base sur une base de données suisse qui s'appelle Ecoinvent et qui a l'avantage d'être réalisée par une association dont les membres ont des intérêts contradictoires : des labos de recherches publics, des industriels, des entreprises, des militants associatifs...On sait bien que l'on peut tout faire dire aux analyses de cycle de vie, mais là par convention, on définit une valeur acceptée par tous les membres. Donc pour le bois, il y a dix ans, ils étaient en valeur négatif

(stockage du CO2) et aujourd'hui ils sont en positif, car il y a plein de variables : séché, pas séché, en machine, à l'air, raboté, pas raboté...Mais pour la paille, c'est un élément à priori non raboté et plutôt séché à l'air...

**Alain Marcom** : Pour cette histoire de carbone, je suis un fervent militant de ce qu'a présenté Vincent. Il y a 76 milliards de tonnes de carbone dans l'atmosphère et on en rajoute 3 de plus chaque année. Le bois transforme le CO2 en matière mais s'il brûle, pourrit et se décompose, le CO2 rejeté est légitime, car il vient de l'atmosphère. Ce qui est illégitime, c'est le CO2 qu'on est allé chercher dans la

terre à travers le pétrole et le gaz et qui devrait y retourner. Si on reste dans un cycle atmosphérique et non tellurique, il n'y a pas de problème. Cette position est donc juste et n'est pas utilisée que par la base de données Ecoinvent. Elle l'est d'ailleurs par les FDES (Fiche de Déclaration Environnementale et Sanitaire) qui elles, par contre, comptabilisent l'énergie du soleil qui a servi à fabriquer le bois et non pas celle qui a chauffé les animaux qui ont fabriqué le calcaire, etc. On est donc toujours dans ce problème de définition qu'on avait abordé à Guéret. Ceci dit, il est clair que ça n'est pas la même chose de dégager du CO2 depuis le bois que depuis du pétrole ou du gaz.

**Nicolas Meunier** : Je suis d'accord avec Marcel, j'ai un peu de mal avec cette histoire. Si on ramasse des branches, qu'on les casse et qu'on les assemble pour en faire un abri, eh

bien, le carbone qui aurait été dégagé par les branches qui pourrissent sera dégagé plus tard, mais il y aura eu de l'énergie dégagée par l'intervention humaine. Les bottes de paille, elles aussi, sont issues de l'utilisation du pétrole car il faut des machines pour les fabriquer...

**Vincent Rigassi** : Bon, il faut rappeler : 20kwh, 120kwh, 300 et 900, alors voilà, l'intérêt est là, dans la comparaison.

**Marcel Ruchon** : La remarque était sur le procédé d'établir des conventions, et avec ça, on valide des maisons à énergie positive. On peut ainsi dire « j'ai stocké du carbone, je suis vertueux » alors que ce carbone était déjà stocké et ça peut amener à justifier l'injustifiable.



*L'assemblée attentive*

# Relocaliser l'économie, territorialiser le travail

Marcel RUCHON – architecte, membre du RÉSEAU écobâtir

Retranscription d'une présentation par diaporama

Nous ne consommons rien de ce que nous produisons  
et nous ne produisons rien de ce que nous consommons

d'où :

- la rupture accomplie entre production et consommation,
- la sanctuarisation de l'argent comme représentation de la valeur et motif premier des termes d'échange,
- le rabatement de nos besoins et nos désirs vers les seules réponses marchandisables: les biens de consommation,
- l'émergence du consommateur, acteur social bénéficiant d'un statut social et culturel, doté d'une juridiction élaborée pour garantir ses droits et largement dépossédé de ses devoirs par les stratégies du marketing.

## **Consommer/Détruire**

Rapide histoire des pratiques à partir de celle des mots

Source : Dictionnaire historique de la langue française, édition Robert (Alain Rey)

### **- Consommer**

Le mot "consommer" vient du latin "consummer" dont la signification attestée vers 1120 est :

- faire la somme, le total,
  - accomplir, mener à son terme, à son achèvement.
- > Actif jusqu'au 17<sup>ème</sup> avec le sens de "accomplir, parfaire".

Naît cependant dès le latin chrétien une confusion avec le mot "consumere" racine de consumer et il prend le sens de "perdre, mener à sa fin, détruire".

Vers 1580, et suite à cette confusion, on constate l'évolution du sens vers "faire disparaître par l'usage".

### **- Consommateur**

Parallèlement, le mot dérivé "consommateur" passe d'un sens théologique attesté vers 1525 à un sens exclusivement économique vers 1745.

### **- Consommation**

Petit Robert : Action de faire des choses un usage qui les détruit ou les rend ensuite inutilisables.

## **Consommer/Construire**

L'acte de consommer (des produits, du territoire, de l'habitat...) s'inscrit dans une "situation de consommation" définie par un jeu d'acteurs inscrits dans un système d'échanges dans un contexte donné.

Agir sur ces situations nécessite d'explorer explicitement les liens entre les acteurs, les techniques, les ressources et les lieux, dans leurs dimensions pragmatiques mais aussi imaginaires et symboliques.

Si l'on considère une situation comme l'état observable d'un ensemble de logiques et de rapports, on peut s'interroger sur :

- comment le cycle production/consommation marque l'organisation spatiale, sociale, économique d'un territoire (fabriquer/distribuer/ acheter/consommer) :

- distance
- temporalité
- termes des échanges ...

- comment établir les logiques de relocalisation pour plus d'équité, de lien territorial, d'efficacité sociale et culturelle ...

C'est une entrée pour aborder la dimension éco-systémique du cycle production/ consommation, dépassement de l'approche sectorielle et binaire (offre/demande) qui conduit fatalement à des réponses du registre "somme de petits gestes pour sauver la planète".

## **Relocaliser/Agencer**

- efficacité/efficience
- dépendance/autonomie
- sectorisation/transversalité

## **Relocaliser/Articuler**

### **-Efficacité**

Les caractéristiques et les qualités intrinsèques d'une filière de production, dans sa logique et son domaine de référence.

### **-Efficience**

Les effets de cette filière à échelles micro et macro sur les éco systèmes, les groupes humains, les économies lointaines et locales ...

### **-Dépendance**

Effet induit (ou escompté) de renforcement ou de création du besoin secondaire au-delà du besoin premier.

**- Autonomie**

Capacité des acteurs à gérer par eux même leur rapport avec l'objet ou le service.

**- Sectorisation**

...

**- Transversalité**

...

**Quelques applications**

- Manger une mangue en plein hiver en France peut être un vrai délice pour le consommateur : la chaîne de distribution est efficace, de la plantation tropicale à la gondole du primeur où le produit arrive dans les meilleures conditions.

Mais l'efficacité de cette filière de production est douteuse car elle concentre sur un produit à faible valeur ajoutée locale une énergie de transport non soutenable, des conditions de travail souvent douteuses.

- Fonctionner en réseau grâce aux ordinateurs contient un potentiel d'autonomie des individus et des groupes.

Pour autant, les utilisateurs restent en pleine dépendance des logiques industrielles qui tiennent le marché, l'évolution des produits et in fine l'expression de leur besoin en puissance de calcul, ergonomie et interface.

D'où les initiatives telles que Linux (système d'exploitation) ou Wikipédia (encyclopédie ouverte), qui cherchent à inscrire de l'autonomie dans ce secteur colonisé et qui sont d'ailleurs contestées par les monopoles en place.

- Trier ses déchets est aujourd'hui comme un acte citoyen avancé mais reste une action sectorisée si un ensemble de dispositions transversales ne sont pas articulées, telles que :

- la réduction en amont de la production,

- l'équipement en aval des dispositifs de traitement pour assurer un recyclage efficace jusqu'au déchet ultime.

Toutefois confier à une logique industrielle la gestion des déchets génère une efficacité objective. Celle-ci néglige cependant l'efficacité d'un recyclage artisan, apte à redonner une valeur d'usage à des objets loin de leur fin de cycle de vie.

En créant par exemple des "recycleries", lieux urbains de liens et d'échanges (marchands et de troc) ... plutôt que des plates-formes logistiques et fonctionnelles de dépôts et de valorisation des déchets dans des conditions plus ou moins opaques ...

Travail > **Avoir** un emploi

Activité > **Etre** acteur

## Débats :

**François Marty** : Je vais vous donner un exemple incroyable que j'ai eu cette semaine. J'ai reçu des gens d'une grande surface. Ils sont passés d'une production de 300 millions de sacs plastiques en quatre ans à 3 millions. C'est un gain énorme, surtout que, désormais, ils vendent les sacs 3 centimes alors qu'avant ils étaient gratuits. Leur chiffre d'affaire est confidentiel tellement il est mirobolant. Alors, là, ils nous disent : «de l'écologie comme ça, c'est quand vous voulez !».

**Marianne Carrive** : Un petit exemple pratique : une mairie en Belgique a donné des poules aux gens de la commune qui le voulaient pour réduire les déchets ménagers. Ça a très bien marché, les gens ont accepté qu'il y ait un suivi pour étudier la réduction de déchets engendrée.

Deuxième exemple : une association près de chez nous a obtenu la permission de pouvoir récupérer certaines choses dans la déchetterie de la communauté de commune pour créer une brocante.

**Vincent Le Jolly** : Moi je me pose la question : est-ce qu'on va accepter spontanément de re-localiser la gestion de nos déchets, de la production de nourriture, etc. ou est-ce que ce ne sera pas plutôt la montée du baril à 300 dollars qui nous obligera à changer ? Est-ce que ce n'est pas ça qui va forcer la relocalisation, ce surcoût du transport ?

**Philippe Defay** : C'était juste une réflexion sur « avoir un travail », « être actif », c'est du vocabulaire qu'on essaye d'imposer aux gens, on fait croire aux gens qu'ils ont quelque chose alors que c'est quelque chose qu'ils sont obligés de faire. Quand tu montrais ces femmes qui refaisaient l'enduit de leur maison en Afrique, on est du côté de l'opus, de l'opéra, de l'œuvre, alors que dans le travail de la plupart des gens on est du côté du « labor ». La vie est faite pour faire des œuvres, pas pour être du côté du « labor ». Il y a tout un travail à faire pour inverser ces valeurs.

**Marie-Colette Roux** : En Creuse, il est question de créer une usine de méthanisation pour traiter les déchets de la ville de Guéret, avec les boues de la station d'épuration de Limoges, et avec la production de 300 ha de sorgho pour améliorer la vitesse de production du méthane. Donc il y a « les amis de la terre », « la confédération paysanne »...etc., pour dire que l'on pourrait produire autre chose sur ces 300 ha de terre cultivable.

Sinon, tout à l'heure, on a parlé de la possibilité de consommer localement son énergie éolienne. Sur Limoges, il y a une société qui s'est montée qui s'appelle Encis, qui a fait tout le répertoire des zones propices à l'éolien, et monte des études de faisabilité avec le financement de gens locaux qui s'intéressent à cette alternative et peuvent aller jusqu'au dépôt de permis. Ça n'est donc pas une entreprise qui vient de l'extérieur qui finance le projet.

**Jean-Luc Le Roux** : Ce qui m'a intéressé le plus dans ta présentation, c'est la dualité entre efficacité et efficacie. Il y a un mois, en écoutant la radio, j'ai entendu des ramasseurs de rue brésiliens qui sont venus à Paris et on fait la démonstration de l'inefficacité de l'efficacie de V... C'est la localisation de la création d'un outil de recyclage qui faisait largement la nique aux camions-benne.

**Marie-Hélène Alleman** : Je suis assez étonnée du vocabulaire employé, à savoir de la différence, et on ne fait justement pas de différence entre travail/salaire et travail/revenus. Il y a des travailleurs et il n'y a que ça qui est valorisé alors que, par exemple, nous, les femmes, on en abat du boulot, mais ça n'est pas valorisé.

**Pascal Baeteman** : Il y a un laboratoire d'urbanisme, et plus précisément une chercheuse qui s'appelle Sabine Barle, qui a fait un énorme travail sur l'invention des déchets urbains au 19<sup>ème</sup> siècle et qui a démontré que les entreprises de recyclage étaient absolument rentables, c'est-à-dire que dans des villes comme Paris ou comme Lyon, on était capable de gérer ses déchets. Ce qu'elle montre dans un deuxième ouvrage, c'est que c'est bien la collusion entre les ingénieurs et les médecins, c'est-à-dire dans un mouvement d'hygiénisme, notamment l'hygiénisme français qui est fondé sur la chimie, qui a créé, non pas seulement Le Corbusier, mais cette forme d'éloignement de la population de la capacité de s'occuper de ses propres déchets. Et pour répondre à Marie-Hélène, il y a un film qui rend hommage au travail invisible, qui s'appelle « Who is counting ? », et ça reprend ce qu'a

pu nous montrer Dimitri, c'est-à-dire tout l'invisible qui est à l'œuvre dans cette sorte d'économie qui échappe aux comptages, aux normes, c'est-à-dire que par exemple la sécurité au travail, j'avais envie de citer aussi Christophe Dejours qui travaille sur la question : « Quelle qualité de sécurité peuvent fabriquer des gens sur les chantiers inhumains ? ».

Et donc à fortiori, quand on pense à tous ces hommes qui utilisent une grande partie de leur Libido à essayer de survivre d'un monde assez hostile et mécanisé.

Avec Alain, dans un texte, on avait essayé d'imaginer comment on aurait pu développer l'industrie du bâtiment en Europe sans compter sur la Libido capturée de manière inexorable à tous les marocains, italiens, espagnols et même auvergnats si on remonte dans le temps.

Donc en fait il y a une part d'économie libidinale qui a été saisie par Bouygues et compagnie pendant des dizaines d'années pour permettre cette accumulation et cette organisation absolument toxique du travail du bâtiment. On en a profité évidemment pour déconstruire les métiers, il y a une violence extrême diffusée dans tous les processus de production. Tout ce qu'on a vu aujourd'hui, les témoignages, les dessins...montrent bien les possibilités de désobéir à cette sorte d'injonction mortifère de fournir nos corps de travailleurs désirants qui sont piégés pour l'efficacie et non l'efficacité.

**Franck Janin** : Ce soir il y a une soirée Utopiades ; ça me fait penser qu'il y a un groupe, « Utopia », qui dit que le problème, ça n'est pas le chômage, c'est le travail. Il faut séparer travail d'activité, le travail c'est ce qu'on vend pour des fois faire quelque chose de bête, et si il n'y avait plus de travail, il n'y aurait plus de chômage.

**Pierre Gaudin** : Une chose qu'on met en place sur les chantiers est, entre autres, que les installations de chantier soient suffisamment grandes, que les cabanons de chantier soient suffisamment grands pour que les gars y soient bien. Une autre chose est que tout le monde puisse prendre la pause en même temps. On crée des situations pour que les gens puissent parler entre eux de leur boulot, leur vie, leur quotidien.

**Vincent Rigassi** : Dans ce sens, il y a un architecte: Patrick Bouchain qui a fait, entre autres, le Lieu Unique à Nantes, où le futur restaurant était la cantine de chantier et donc crée cette histoire que le chantier devient un lieu de fête, un lieu de rencontre, d'échange, de débats.